

BULLETIN

DE

L'ASSOCIATION AMICALE DES ANCIENNES ÉLÈVES

DE

FONTENAY-AUX-ROSES

N° 9 — MARS 1898

SCEAUX

IMPRIMERIE E. CHARAIRE

68 ET 70, RUE HOUDAN, 68 ET 70

CONSEIL D'ADMINISTRATION

POUR L'ANNÉE 1897-1898

Présidente : M^{lle} LAURIOL.

Vice-Présidente : M^{lle} WILLIAMS.

Trésorière : M^{lle} ZGRAGGEN.

Secrétaire : M^{lle} ROBERT.

M^{lles} B. CHAMPOMIER.

HECQUET.

Membres :

MAHAUT.

V. THOMAS.

VIAUD.

BULLETIN

DE

L'ASSOCIATION AMICALE DES ANCIENNES ÉLÈVES

DE

FONTENAY-AUX-ROSES

SOMMAIRE

1. Sur une lecture, par M. P. DUPUY.....	396
2. Quelques notes de lecture, par M. DARLE.....	400
3. La charité privée.....	404
4. Notes d'un professeur d'Ecole normale.....	408
5. Un coin des Vosges.....	413
6. L'éducation physique.....	418
7. A travers nos écoles (Impressions d'une Américaine).....	422
8. Avis.....	426

Toutes les anciennes élèves ont appris que M. Pécaut est gravement malade ; elles attendent des nouvelles avec anxiété et nous demandent de leur transmettre celles qui nous arrivent à Fontenay. Pour répondre à leur appel, nous joignons à ce Bulletin une feuille où nous leur communiquons un passage de la dernière lettre reçue d'Orthez. Nous promettons à nos compagnes de les tenir au courant et d'envoyer, sinon à toutes les associées, du moins à toutes les écoles, une ou deux fois la semaine, les nouvelles qui nous parviendront.

SUR UNE LECTURE

Je prends la liberté de signaler à mes anciennes élèves un petit livre dont la lecture et l'étude peut leur être, je crois, très profitable.

Dans la grande lutte qui est engagée actuellement entre l'enseignement de l'État et celui de l'Église, celle-ci s'est préoccupée, depuis une vingtaine d'années, de relever le niveau de culture d'un personnel que le régime du privilège et de la lettre d'obédience avait maintenu très bas. En même temps qu'elle fondait des écoles d'études supérieures indépendantes, on voyait de jeunes ecclésiastiques s'inscrire en grand nombre dans les Facultés de l'État, surtout à partir du moment où celles-ci se mirent à faire concurrence à l'École normale, en organisant des cours préparatoires aux diverses agrégations. Et ainsi l'Église est arrivée à avoir, soit à la tête de plusieurs écoles secondaires, soit dans les chaires les plus importantes de ces écoles, un assez grand nombre d'ecclésiastiques pourvus du titre d'agrégés de l'Université. C'est là pour ces écoles un sérieux élément de succès, dont la réclame ne se fait pas faute de tirer un parti légitime, afin d'encourager ou de presser le mouvement de réaction, qui détourne à l'heure présente tant d'enfants de la bourgeoisie des lycées de l'État, et les pousse vers les collèges de l'Église.

Ce que l'Église a fait pour l'enseignement des garçons, elle l'entreprend un peu plus tard pour l'enseignement des filles. Tant qu'elle n'a point été pressée par la concurrence de l'enseignement secondaire de l'État, elle s'est tenue tranquille et a laissé somnoler ses écoles de filles sur un bon petit oreiller de routine. La création, puis les progrès croissants des lycées et collèges de jeunes filles l'ont décidée au réveil.

A l'Institut catholique de Paris, des cours normaux ont été institués pour donner, non pas seulement à des religieuses, mais encore et surtout à des institutrices laïques qui seront affiliées, une instruction plus relevée, propre à les mettre au même niveau de culture que les élèves de Fontenay et de Sèvres. Dans ces cours, l'année dernière, M. de Lapparent,

le géologue bien connu, a professé six leçons sur l'*Écorce terrestre*, et il les a réunies en un petit opuscule intitulé *Notions générales sur l'Écorce terrestre*, qu'a publié la librairie Masson. C'est là le petit livre que je voudrais voir entre les mains de celles de nos anciennes élèves qui professent la géographie.

Je les préviens tout d'abord que ce livre est mal écrit. A vrai dire même, il n'est pas écrit du tout; il est parlé et parlé d'abondance, dans un style dont la lucidité est souvent plus apparente que réelle.

La composition n'est pas toujours non plus sans reproche, et tantôt parce que l'auteur improvise, tantôt parce qu'il est obligé d'abrégé, il y a de fortes ellipses de pensée, auxquelles il faut prendre garde, si l'on veut conserver un souvenir précis de ses démonstrations. Mais, tel qu'il est, le livre n'en est pas moins d'un très vif intérêt et d'une lecture attachante. Il donne une introduction rapide à toute étude de géographie générale et met en somme à la portée de tout le monde, en les groupant rationnellement, des données réservées jusque-là aux ouvrages spéciaux de géologie. Dirai-je que ce qui me plaît surtout dans ce livre et ce qui m'engage à le recommander, c'en est l'inspiration générale. Je souhaiterais que tous nos professeurs de géographie fussent profondément imprégnés de ces deux idées : que l'état présent de la surface du globe n'est qu'une conséquence d'une longue série de modifications antérieures; — que la science, dans son état actuel, permet de reconstituer cette série avec une probabilité voisine de la certitude.

En géographie comme dans les sciences naturelles, l'idée d'*évolution* est aujourd'hui l'idée maîtresse, celle dont l'enseignement doit être aussi intimement pénétré que la science elle-même. Et qu'on ne dise pas que cette idée est au-dessus de notre enseignement primaire; elle est au contraire très féconde en vertus pédagogiques.

Elle implique tout d'abord l'exercice de l'observation : les forces qui ont agi sur la surface du globe pour l'amener à l'état où nous la voyons aujourd'hui, continuent à agir sous nos yeux : si toutes ne sont pas partout observables, il n'y a pas d'endroit où il ne soit possible d'en observer quelqu'une, et ne serait-ce que par les vents et les nuages, on est toujours sûr d'être partout en contact avec quelque phénomène de la vie générale de notre terre. Le premier effort des professeurs de géographie doit avoir pour objet de créer en eux-mêmes et dans leurs élèves un état d'esprit et d'imagination, qui les rende les uns et les autres capables de concevoir, par l'intermédiaire de l'observation locale, la dépendance où leur propre vie et celle de leur coin de terre se trouvent de la vie universelle. Et c'est tout de même que devrait procéder l'enseignement de l'histoire : on

n'aurait pas alors à constater et à déplorer si souvent l'ignorance de nos élèves en histoire contemporaine. Mais l'observation bien dirigée n'élargit pas seulement l'intelligence dans l'espace, elle l'élargit aussi, je dirais presque qu'elle l'approfondit dans le temps : pour peu que l'on veuille bien sortir de la classe, renoncer à l'étude exclusive des livres et des cartes, et chercher dans la nature les sujets d'expérience qu'elle offre à chaque instant et sans jamais se lasser, il sera facile de donner aux enfants les notions de mouvements et de changements, et par elles, celle de l'évolution dont l'état actuel du globe n'est qu'une phase momentanée. « Comme il branlerait la tête, le paysan né dans son village, si, tout abruptement, on lui affirmait qu'il laboure un fond de mer ; que de cette colline à l'horizon il n'est centimètre cube qui n'ait grouillé dans la vase, nagé dans les flots ; que la roche au milieu des luzernes est arrivée de deux cents lieues ; que ces montagnes sont en marche vers la mer, et qu'elles roulent, emportées par le torrent et les rivières ! »¹ Eh bien ! ne serait-ce pas un véritable gain pour la conscience des hommes, en même temps que pour leur raison, si le paysan, né dans son village, cessait de cheminer ainsi lourdement sur son sillon, fourmi laborieuse fermée à toute pensée qui n'est pas celle de son travail présent et de son gain futur ; ou si, lorsqu'il est arrivé, par la force spontanée de son intelligence et l'ingéniosité de son observation personnelle, à pénétrer superficiellement le pourquoi des choses qui l'entourent, il trouvait, dans l'enseignement de la petite école où il envoie ses enfants, un excitant et une aide, pour élargir et coordonner ses observations, pour fortifier en lui-même l'imagination réfléchie qui lui permettra de concevoir à la fois le passé et l'au-delà du coin où s'enferme la vie ? C'est à cela que peut et que doit conduire la vulgarisation de la géographie générale, par l'intermédiaire de la géographie locale ; non pas de cette géographie locale qui n'est qu'une collection de renseignements usuels, mais de celle qui donne à chacun l'intelligence des conditions physiques de sa vie, et met en lumière sur un champ d'expérience restreint les rapports de la terre et de l'homme.

Une telle géographie locale n'est possible pour les enfants que si les maîtres et les maîtresses sont eux-mêmes conduits par les principes et la méthode de la géographie générale, s'ils sont familiers avec les comparaisons et les raisonnements qui embrassent, dans le présent, toute la variété des phénomènes terrestres, et, dans le passé, les transformations successives qui les ont amenés à l'état où nous les

1. ÉLISÉE RECLUS, *Étude sur la famille*. Dans la *Société nouvelle* (premier numéro, 20 novembre 1884, page 46).

voyons. C'est pour cela que je leur recommande le petit opuscule de M. de Lapparent sur l'*Écorce terrestre* : à la condition de n'être pas faite sans critique, cette lecture condensera et fortifiera chez nos anciennes élèves les notions qu'elles peuvent avoir déjà sur l'évolution de la surface du globe et sur ses rapports avec l'évolution du monde des plantes et des animaux; elle contribuera à leur donner l'habitude de ces vues larges et hautes qui découvrent de vastes étendues de pays ou de longues périodes de temps, et donnent ainsi aux esprits, lorsqu'ils redescendent aux études de détail, la force de pénétration sans laquelle il n'est pas de vertu éducative.

P. DUPEY.

QUELQUES NOTES DE LECTURES

A *Mademoiselle Mahaut.*

Vous me demandez de signaler à nos anciennes élèves, parmi les ouvrages récemment parus, quelques lectures à faire, qui pourraient servir à les ravitailler. Les professeurs n'ont pas besoin, Dieu merci, de se tenir « au courant ». Ce qui leur convient pour leur nourriture quotidienne ce sont les œuvres des grands esprits. La vaste littérature du passé leur en offre plus que la vie si courte ne permet d'en lire; et la production contemporaine n'en ajoute qu'à des intervalles éloignés une ou deux à celles que vingt-cinq siècles ont accumulées. D'ailleurs les livres que je lis, par devoir professionnel, ne sont guère ni lisibles ni utiles pour notre personnel de professeurs femmes, et je me trouve bien en peine de répondre à votre appel. Cependant, il faut bien que j'avoue que c'est une curiosité naturelle et innocente qui nous fait ouvrir un livre nouveau, où nous respirons l'air de notre temps. Et puis, et surtout, je suis si heureux de faire plaisir à ma très bonne et déjà ancienne collaboratrice et aussi de donner à d'anciennes élèves qui ont emporté de l'école un peu de ma vie et de ma pensée une marque de bon vouloir, que je me décide à chercher parmi les lectures que j'ai faites récemment celles qui pourraient être le plus instructives pour elles, en avertissant qu'elles n'ont rien, à mes yeux, de nécessaire ni même de très important.

M. Payot, inspecteur d'Académie de l'Ardèche, vient de publier chez A. Colin un livre intitulé : *Aux Instituteurs et aux Institutrices, conseils et directions pratiques*. Il est divisé en trois parties : l'instituteur, élève-maître à l'école normale, et débutant à l'école primaire; l'instituteur au village; l'instituteur devant les grandes questions de

l'époque, religieuse, politique et sociale. Il s'adresse aux instituteurs; mais les maîtresses de l'école normale auront grand profit à le lire les premières, car il définit ce qui est la raison d'être et le but de tout leur travail : la préparation de l'institutrice à sa vie de femme et de maîtresse. L'auteur nous avertit que pour écrire son ouvrage, il a, pendant plus d'une année, « prélevé joyeusement chaque jour sur sa vie les belles heures matinales. » En effet, son livre respire la bonne humeur et la vaillance avec lesquelles il l'a composé. Le titre n'en est pas trompeur. Ce sont bien des directions pratiques qu'il donne aux lectrices, toutes pleines d'expérience et animées par une volonté énergique, avide d'action. Mais il les rattache à des principes très clairs et très arrêtés de morale et de psychologie. M. Payot enseigne que la morale humaine, laïque, tient tout entière dans ces deux idées fondamentales : la dignité de la personne et la solidarité humaine. Respectueux de toutes les croyances religieuses, il professe, pour son compte, la religion de la solidarité. Aussi a-t-il sans cesse devant les yeux, et je pense qu'il réussira à faire briller devant ceux des jeunes maîtres qui le liront, ce grand but auquel travaille toute l'Université, l'éducation de la démocratie. Dans cette idée, il se rencontre plus d'une fois avec un penseur américain, d'une inspiration philosophique bien différente de la sienne, mais animé comme lui d'un grand amour pour le peuple, pour les hommes, Channing. Qu'on lise l'un après l'autre le livre de notre pédagogue français et les *Œuvres sociales* de Channing : les analogies et les différences seront également instructives.

Je signale encore du même auteur des études publiées dans la *Revue Universitaire* chez A. Colin (numéros de juin et de juillet 1897, de janvier et de février 1898) sur la composition française. Voilà de la bonne pédagogie, appuyée directement sur les lois de l'esprit, raisonnée, précise, hardie, sans un mot de bavardage. Que nos maîtresses lisent ces articles : cela les changera, comme on dit. Pour moi, je ne les ai pas étudiés d'assez près pour me prononcer sur la doctrine de l'auteur. Il m'a semblé en général qu'il veut trop réglementer la vie, et discipliner à l'aide d'un mécanisme minutieux l'heureux instinct de croissance de l'esprit enfant. Mais il nous avertit qu'il se propose seulement « de provoquer des réflexions et des initiatives ». A cela, il excelle. Et d'ailleurs l'antidote, s'il en était besoin, se trouverait dans l'idée même dont il s'inspire dans toute sa pédagogie, l'idée des « méthodes actives ».

Dans le IV^e volume de l'histoire de la langue et de la littérature françaises publiée chez A. Colin, sous la direction de M. Petit de Julléville (ouvrage dont la place est dans les bibliothèques des écoles normales), nos maîtresses trouveront une étude sur Descartes de MM. Hannequin et Thamin, assez étendue pour être instructive et assez courte pour être abordable, ou à peu près, aux lecteurs profanes. Le *Discours de la méthode* est un de nos livres scolaires; et il a tous les droits à cet honneur. Mais il est extrêmement difficile à entendre et à commenter : car Descartes y a enfermé dans une forme très simple et comme naïve toutes ses pensées élaborées pendant dix-huit ans d'une méditation merveilleuse souvent féconde (de 1619 à 1637). L'exposition de MM. Hannequin et Thamin peut servir à le mieux comprendre. Elle est elle-même un peu abstraite et aride. Mais elle est exacte et complète. Elle traite de l'homme (à lire), de la méthode (à lire surtout ce qui a rapport à la première règle), de la doctrine (un peu difficile à lire), de la morale (à lire), et de l'influence cartésienne. Heureux siècle où la philosophie ouvrait avec ivresse le grand livre de la nature, comme une autre Bible de Dieu, et où la foi religieuse philosophait avec candeur¹.

La morale est de tous les temps; elle est le viatique de l'humanité. Il est agréable d'entendre les voix les plus lointaines et les plus étrangères faisant écho à la nôtre, quand il s'agit d'annoncer les lois de la vie sage et heureuse. C'est ce plaisir qu'on goûtera à lire la *Morale des philosophes chinois*, extraits des livres classiques de la Chine et de l'Annam, par de Lanessan (chez Alcan, 2 fr. 50). Au reste, ce qu'il y a de meilleur dans ce petit livre, ce sont les extraits empruntés à l'ouvrage de Pauthier : *Les quatre livres sacrés de la Chine* (bibliothèque Charpentier, 1 fr. 75). Cet ouvrage est un véritable classique de la morale. Mais pour ceux ou celles qui aiment bien à trouver les idées un peu mâchées d'avance, le petit livre de M. de Lanessan, avec ses classifications et ses commentaires, est d'une lecture plus aisée et d'un maniement plus commode.

1. Pour Descartes, je signale aux esprits curieux le *Descartes* de M. Fouillée, chez Hachette (collection des grands écrivains français) : livre « engageant et hardi » où Descartes est un peu trop habillé à la moderne, mais qui fait penser.

Je signale enfin les deux ouvrages qui me semblent être les plus importants de ces derniers temps : le *Manuel de l'histoire de la littérature française*, de M. Brunetière (chez Delagrave), — et l'*Essai de Sémantique*, de M. Michel Bréal (chez Hachette). Je n'ai pas à apprécier ces ouvrages qui ne sont pas de ma compétence; mais je puis bien dire qu'ils doivent aller tout droit aux bibliothèques des écoles normales.

Les maîtresses qui lisent couramment l'anglais ou l'allemand ont devant elles des richesses inépuisables. Il leur suffit de s'abonner à une revue étrangère, elles auront toutes les lumières utiles pour tirer parti de ce commerce si fructueux avec l'esprit d'un peuple étranger. Pour les lectrices des livres anglais, je signale un ouvrage que je n'ai pas lu, et pour cause, mais que j'ai souhaité de pouvoir lire, *The elements of ethics*, par Muirhead chez Murray, Londres. Ce sont des leçons professées dans les Cours de l'*extension university*. Si quelqu'une de nos maîtresses, cédant à cette invitation, fait venir ce petit volume, je lui demanderai, comme un service personnel, de nous dire ici même ce qu'elle y aura trouvé de bon.

A. DARLU.

LA CHARITÉ PRIVÉE

Les deux derniers *Bulletins* révélèrent l'inquiétude ou tout au moins la préoccupation que donne à plusieurs d'entre nous l'emploi de leurs loisirs professionnels. Celui de décembre renfermait quelques indications excellentes sur lesquelles il ne sera peut-être pas inutile d'insister davantage. Je veux parler des œuvres de charité, dont on nous laissait entrevoir l'action bienfaisante, à la fois pour celle qui donne et pour ceux qui reçoivent.

En bien des manières, nous sommes des privilégiées. Par sa nature même, notre situation nous fait jouir de la vie de l'esprit : lire, méditer, écrire, puiser à pleines mains dans le trésor de la pensée humaine, comprendre ses créations artistiques, ressentir profondément le charme de la nature, faire parler toutes choses et presque toute âme, autant d'occupations qui nous sont plus ou moins familières, si humblement et si modestement que nous puissions nous y livrer. Des loisirs que trouveront même les plus « chargées » et une situation matérielle bien au-dessus de celle qu'ont en général les femmes, complètent ce que j'appelle nos privilèges. Que nous en soyons heureuses, que nous en jouissions même avec une certaine fierté bien légitime, rien de mieux, mais que nous nous y enfermions comme dans une demeure doucement ouatée, sans regarder en dehors du monde restreint où nous vivons, rien de plus regrettable, je dirai même de plus coupable. Sortir de soi, vivre pour les autres est peut-être le dernier mot de la moralité, et la charité est le plus grand, le plus puissant moyen d'y arriver.

Je ne veux pas seulement parler de cotisations versées à des œuvres régulièrement organisées, telles que l'Union des Femmes de France, l'Union pour le sauvetage de l'Enfance et tant d'autres. Que nous donnions ainsi un peu de notre argent, c'est bien, mais c'est peu pour nous qui avons mieux à donner. Des femmes à qui l'on confie la plus délicate de toutes les tâches doivent avoir l'âme accessible à toutes

les pitiés. C'est par un contact direct, réel, nullement imaginaire avec la pauvreté qu'elles acquerront cette ouverture du cœur que les dons intellectuels, si brillants soient-ils, ne remplacent jamais.

Des milliers et des milliers de créatures humaines sont réduites par les nécessités du travail matériel presque à la seule vie végétative. Pour elles, le grand problème de l'existence est la préoccupation du morceau de pain quotidien. Et nous qui vivons surtout de cette vie suprême de l'âme, nous qui pouvons avoir le luxe des souffrances morales, car c'est un luxe et il faut savoir où l'on dormira, ce que l'on mangera pour y songer, nous n'aurions pas pitié de ceux qui sont des êtres comme nous, meilleurs que nous bien souvent, car nous ne supporterions pas ce qu'ils supportent? Nous ne serions pas attristées de penser qu'ils vivent comme de pauvres bêtes de somme, sans que jamais ne les éclaire un rayon d'en haut, car ils n'ont pas le temps de le désirer? N'avoir pas le temps de vivre n'est-ce pas le plus grand des malheurs! Ayons donc la bonté intelligente, aidons matériellement nos frères pour qu'ils puissent songer, au moins par instants, à ce qu'il y a pour nous de meilleur dans la vie. Il ne s'agit pas de prêcher l'Évangile, mais de le réaliser dans la mesure de nos moyens et de notre cœur.

Dans beaucoup de ménages pauvres des petites villes, le père gagne 1 fr. 50 à 2 francs par jour. La mère, qui a souvent de tout jeunes enfants, ne peut les quitter: le salaire du mari est donc la seule ressource de la famille. Avec cela, il faut vivre à cinq ou six et payer le loyer. Le loyer! voilà la grande question pour le pauvre. Comment trouver 8 ou 10 francs par mois quand on gagne si peu chaque jour? Nous nous priverons facilement d'une soirée au théâtre, nous porterons une robe un peu plus longtemps pour ôter à une pauvre femme cette terrible angoisse du logement à payer. Mais la grande, la terrible épreuve: c'est la maladie. Elle est fréquente parce que les privations y prédisposent et que le manque de soins, la négligence, la nécessité de travailler quand même, en aggravent généralement les débuts. Que le père tombe malade et entre à l'hôpital, du même coup toutes les ressources s'en vont. Si c'est la femme, comme cela arrive, qui depuis des années est sur son lit, alors même que les médicaments seraient fournis par le bureau de bienfaisance, la meilleure partie du gain journalier lui est consacrée. Souvent une jeune fille de quinze à seize ans, qui tout le jour travaille à l'atelier, rentre le soir près de la pauvre malade qui est seule le reste du temps. Quelle existence aussi pour cette enfant à un âge où tant d'autres ont la vie si douce!

Notre charité trouvera à s'exercer auprès des malades. Souvent

seuls, il leur est impossible d'avoir les soins nécessaires. Nous irons à leur chevet, à nos moments libres, et bien simplement, bien gaiement, nous ferons le petit ménage, la tisane nécessaire, nous mettrons à portée de la malade les objets dont elle aura besoin. Pendant quelques instants, nous lui tiendrons compagnie, en raccommodant son linge, ses vêtements ou ceux de ses enfants, nous lui parlerons de son mal, de ceux qui lui sont chers, des petits événements du dehors qu'elle ne connaît plus. On ne peut s'imaginer combien il est facile de faire des heureux, sans qu'il en coûte beaucoup! Sans doute, parmi nous, plusieurs ont des charges de famille, mais quand on veut, on peut toujours donner et quand on donne avec tout son cœur, on donne toujours beaucoup. Nous pourrions, aussi, auprès des malades, pendant les longues veillées d'hiver et à tous ces instants où « il ne vaut pas la peine de commencer quelque chose » faire des vêtements pour les enfants. Dans certaines grandes villes, des ouvriers bien organisés produisent des résultats surprenants. Ils procurent la facilité de faire la charité à peu de frais puisque les adhérents confectionnent des habits dont on leur fournit tous les matériaux. On n'a dans ce cas que son temps à donner.

Je sais l'objection que soulèvent toujours les projets de visites aux malades. Est-il facile à des jeunes femmes d'aller chez les pauvres? Est-il possible à un professeur d'exercer ainsi la charité? Pourquoi non? Jamais, que je sache, on ne nous l'a interdit; de plus, nous ne sommes pas obligées de dire qui nous sommes. Il vaut mieux, et pour bien des raisons, ne pas le dire, à moins de cas particuliers. D'autre part, que risque-t-on en allant chez des pauvres connus pour tels? Jamais celles qui le font n'ont eu aucun ennui à ce sujet et personne n'a eu la pensée de mal interpréter des démarches si visiblement désintéressées. Du reste, on n'est pas critiqué, quand rien, dans la toilette ou dans la tenue, n'attire l'attention. Il faut faire le bien en se cachant, de cette façon, on n'a rien à craindre. Peut-être, dans une petite ville, nos allées et venues seront remarquées, mais il ne faut pas avoir le respect humain de la charité. Certainement il y a des ménagements à garder, mais il y a peu de familles pauvres où ne puisse aller une jeune fille. Qui nous les enseignera? qui nous dira ceux qui vraiment sont misérables? Ceci est encore une objection peu sérieuse.

Dans nos écoles, les enfants des annexes appartiennent souvent à de pauvres milieux, il est juste de commencer par eux. Dans toutes les villes, il y a des œuvres charitables, les personnes qui les dirigent nous renseigneront volontiers aussi, car lorsqu'on donne peu, il faut s'efforcer de donner à propos. Malgré tout, il nous arrivera peut-être d'être trompées, mais se servir de ce prétexte pour ne rien faire, c'est se débarrasser facilement de ce qui pourtant me semble un devoir positif

pour des femmes placées dans la situation où nous nous trouvons.

N'endormons pas ainsi notre conscience ; nous ferons tant de bien et nous en retirerons pour nous-même un si grand profit ! C'est une joie bien douce de penser que, grâce à nous, la pauvre malade brûlée par la fièvre, torturée par l'angoisse, reposera tranquillement, et nous serons heureuses de l'accueil qui nous sera fait dans ces misérables demeures. Si chacune de nous s'occupait seulement d'une ou deux familles, car il ne faut pas vouloir tout faire, ce serait autant d'âmes réconfortées et consolées par la joie de se sentir aimées devant laquelle cèdent tant de douleurs.

Faisons-le donc bien simplement, bien gaiement, sans nous croire des héroïnes, sans prêcher. Les pauvres s'en réjouiront et nous y gagnerons plus qu'eux encore. Si nous sommes heureuses, la vue des souffrances du prochain nous empêchera de nous absorber dans un bonheur égoïste. Si nous avons des peines, nous apprendrons à sortir de nous-mêmes, à trouver en nous, malgré tout, une parole de consolation : Souvent le calme descendra dans notre âme près de ceux que nous aurons calmés. Nous recevrons vraiment le centuple promis par l'Évangile et si le miracle des roses ne se renouvelle pas en notre faveur, nous aurons un peu de cette joie suave que donne seul le détachement de soi et dont il est le gracieux symbole.

UNE ANCIENNE ÉLÈVE DE FONTENAY.

NOTES D'UN PROFESSEUR D'ÉCOLE NORMALE

Une note du dernier *Bulletin* faisait appel à chacune d'entre nous, et nous invitait à profiter de cette rubrique commode « Notes d'un professeur d'École normale » pour échanger les remarques, les réflexions tirées de l'expérience quotidienne. Ce n'est pas la première fois d'ailleurs que notre Comité exprime le souhait de voir ainsi s'établir entre les associées une correspondance amicale et sérieuse; et l'on s'étonne qu'un plus grand nombre d'entre elles ne s'engagent pas volontiers dans cette voie. Les « jeunes » surtout, celles qui entrent dans la vie ou tout au moins dans la vie des Écoles normales, ne doivent pas toujours trouver que « tout y est pour le mieux dans le meilleur des mondes »; elles auraient sans doute bien des désirs à exprimer, peut-être même quelques critiques à formuler. Je vais dire ce qui les arrête souvent : c'est une modestie excessive et, qu'elles me pardonnent le mot, un peu de respect humain. On a bien quelque chose à dire, et on le dit volontiers dans une lettre ou dans une conversation intimes; mais on hésite à l'écrire dans le Bulletin : ce serait paraître y attacher une trop grande importance; ou bien l'on se donnerait l'air de découvrir des vérités nouvelles, alors qu'on ne ferait peut-être que répéter un vieux conseil, dont on vient seulement de sentir l'utilité pour son propre compte. Essayons de vaincre ces scrupules, et quand nous avons éprouvé à l'usage la valeur d'une idée, ne craignons pas de la communiquer aux autres; si ordinaire qu'elle soit, une expérience a du prix, surtout quand elle a été faite par quelqu'un qui vit de la même vie que nous, qui a les mêmes besoins et les mêmes ressources; c'est alors un plaisir en même temps qu'un encouragement d'apprendre que plusieurs, parmi celles que nous avons connues et aimées, pensent ce que nous avons pensé, sentent ce que nous avons senti.

Pour donner ici l'exemple en même temps que le précepte, je vais rappeler, parce que je l'ai vivement sentie, la nécessité de se réserver chaque jour une heure de liberté, de solitude, une heure qui ne

serve à rien, qui reste vide dans l'emploi du temps, mais qui par cela même sert à l'essentiel, je veux dire à alimenter, à fortifier notre pensée et notre sentiment personnels, en leur laissant un libre jeu.

Je m'adresse particulièrement à celles qui sont très occupées; — aux maîtresses qui ont 18 heures et plus de cours par semaine; à celles qui débutent avec 13 ou 14 heures de cours seulement, mais qui entrent avec ardeur dans le mouvement si généreux de l'enseignement des adultes, qui font des conférences pour les jeunes filles des patronages, ou qui corrigent des copies pour les aspirantes au certificat d'aptitude pédagogique; à toutes celles enfin, à qui il ne reste guère, toutes ces besognes achevées, et toutes les exigences de la vie commune satisfaites, qu'une ou deux heures de loisir par semaine.

Que dans une telle vie on ait besoin d'une heure quotidienne de répit pour se renouveler et se rafraîchir l'esprit par une courte lecture libre, qui en doute? Certainement, c'est quelque chose pour délasser l'esprit que « le changement d'occupations »; cette diversité d'exercices, — leçons à préparer et à faire, devoirs à corriger (compositions françaises, thèmes et versions, cahiers de lectures personnelles), sans compter les occupations du dehors dont je parlais tout à l'heure, — entrelient pendant quelque temps l'ardeur et l'intérêt; mais à la longue cela ne suffit pas. Si varié qu'il soit, l'emploi du temps nous enferme dans une voie étroite, celle de la régularité de la discipline, où nous nous épuisons, faute d'air et de liberté. Un jour viendra où, en préparant une leçon, nous sentirons notre attention rebelle, notre réflexion paresseuse, où l'intérêt même que semblait devoir nous offrir telle étude d'histoire ou telle analyse morale s'évanouira soudain; notre esprit est sans ressort, il n'a plus de force, ni de goût. Nous éviterions ce danger en cédant quelquefois à l'attrait d'un livre nouveau, d'un article de journal ou de revue, — que nous ne lirions pas hâtivement, en l'air, entre deux leçons à donner, ou entre deux lectures obligatoires, — mais que nous réserverions pour une heure choisie d'avance, où nous serions libres et calmes; c'est dans de telles conditions que l'esprit se détend et se retrempe; l'heure de lecture désintéressée devient ainsi, comme Amiel l'a dit si joliment de la rêverie, « le dimanche de la pensée »; et nous avons besoin pour la pensée de plus d'un dimanche par semaine.

Mais l'épuisement intellectuel n'est pas l'inconvénient le plus à redouter dans notre vie: c'est la dispersion, l'affaiblissement de notre sentiment personnel et de notre disposition intérieure. Dans cette vie si remplie où nous avons affaire à tant de diverses personnes, élèves (anciennes et nouvelles), collègues, supérieurs, relations du dehors, nous nous modifions, nous nous transformons continuellement; nous

sommes tour à tour gaies, tristes, graves, affectueuses, sévères, et il le faut bien pour entrer en sympathie avec les autres et pour agir sur eux; mais après de telles journées, celles-là mêmes où nous avons été le plus actives, parfois le plus utiles, nous sentons au-dedans de nous un malaise, un vide profond; nous ne savons plus bien où nous en sommes, ni ce que nous sommes; nous éprouvons le besoin impérieux de nous reprendre, de nous ressaisir. « Se reprendre », « se ressaisir », quels mots simples et expressifs ! Notre âme nous a comme échappé dans l'action spontanée et prolongée, il faut « reprendre » conscience de notre sentiment personnel, de ce que nous avons pensé, senti, voulu, à travers tant d'efforts divers.

Il faut aussi nous « ressaisir » dans notre meilleure intention, qui souvent s'altère dans l'action. En donnant des leçons, en corrigeant des devoirs, en surveillant et en reprenant nos élèves, en causant avec nos collègues, la vanité, l'impatience, la malignité se mêlent souvent à nos meilleurs efforts; si nous nous en apercevons à temps en nous ressaisissant dans la solitude et par la réflexion, nous nous condamnons, et par ce seul fait les sentiments médiocres sont domptés et affaiblis; au contraire, si nous continuons à agir dans le même sens, ces penchants croissent, jusqu'au jour où dans un éclat d'humeur ou d'orgueil nous sentons qu'ils sont devenus les maîtres.

Ces défaites correspondent souvent à des périodes d'insuccès et de découragement dans l'éducation. Il y a de ces jours, et nous les connaissons toutes, où « tout va mal »; nous avons fait une mauvaise leçon, corrigé de mauvaises copies, surpris des propos qui dénotent « un mauvais esprit », découvert quelque supercherie d'écolière; et nous nous sentons tristes et irritées, nous disons « que c'est toujours la même chose », que nos efforts n'aboutissent pas; nous jeterions volontiers le manche après la cognée, nous voudrions pouvoir fuir ces élèves, cette École, où nous ne réussissons à rien. C'est alors que l'heure de solitude quotidienne nous sauve. Nous rentrons dans notre chambre d'abord, nous nous donnons l'avantage de l'isolement et de l'indépendance, et nous respirons à l'aise. Puis nous rentrons en nous-mêmes, soit par la réflexion, la méditation, soit à l'aide d'un de ces livres familiers qui, comme de vrais amis, savent toujours nous plaire quelle que soit notre disposition actuelle, qui nous prennent telles que nous sommes, là où nous en sommes, pour nous élever doucement dans les régions plus sereines, plus pures, d'où nos échecs nous paraissent moins pénibles, les élèves meilleures, nous-mêmes plus fortes, et d'où nous redescendrons purifiées et renouvelées pour la vie quotidienne.

Ainsi, cette heure de liberté, de solitude, de recueillement, est

nécessaire chaque jour pour réparer nos forces, pour détendre notre esprit, pour nous rendre la possession de nous-même; elle pourrait, elle devrait encore servir à donner à toute notre vie plus d'unité et de consistance en reliant le passé au présent, en devenant l'heure des souvenirs.

N'est-ce pas une chose qui vous est toujours aussi nouvelle et aussi pénible que de sentir avec quelle facilité nous nous laissons consoler par le temps des chagrins les plus légitimes, et distraire des leçons qu'ils apportent? La mort nous a frappé dans ceux qui nous entourent; l'un des nôtres a commis une faute grave dont nous étions en partie responsable, et nous avons souffert dans le meilleur de nous-même; puis le temps, quelques mois ont passé, et nous vivons comme auparavant, jusqu'au jour où quelque incident, une visite, une lettre, vient nous apporter un écho du passé et nous réveiller du sommeil de l'oubli. Qu'il est nécessaire de ne pas attendre ces avertissements, et de donner quelquefois au souvenir l'heure de solitude quotidienne! Peut-être cela nous est-il plus nécessaire encore dans notre vie d'École que si nous jouissions, comme beaucoup de femmes, de la liberté de la vie de famille. Si absorbée que soit une mère de famille par les devoirs et les soucis journaliers, il y a bien des heures où, ne travaillant guère que des mains, elle peut revivre le passé. Pendant ce loisir de l'âme et de l'esprit, et à la faveur même d'une certaine inconscience, le chagrin, la leçon de la veille, pénètre dans l'âme, modifie peu à peu la manière habituelle de penser, de sentir, enfin donne son fruit. Nous qui nous livrons à un travail intellectuel où l'esprit ne jouit guère des bienfaits de la vie inconsciente, qui sommes obligées aussi en vivant avec des jeunes filles de nous composer un extérieur plutôt gai, confiant, de chasser le souci ou la peine quand nous sommes au milieu d'elles, nous risquons d'échapper au passé, et d'en perdre le fruit.

Ce que je dis des tristesses du souvenir, je le dirais aussi volontiers de ses joies; l'heure de liberté quotidienne, en nous permettant de nous donner complètement aux chères affections de famille, alimentera la source de nos sentiments les plus forts et les plus doux; elle entretiendra cette chaleur de cœur, qui sera toujours ce qu'il y aura de meilleur en nous, et nous préservera du danger de devenir moins « femme », moins tendre comme amie, comme sœur, comme fille.

En un mot, c'est sur cette heure de solitude quotidienne que je compte pour alimenter et fortifier la vie de la pensée, du sentiment, de la conscience; par là j'y vois le meilleur moyen d'échapper aux inconvénients de notre vie d'École et d'internat, et le seul peut-être de devenir chaque jour plus capable de bien remplir notre tâche. Quand il s'agit d'exercer une action sur des esprits et sur des âmes,

c'est la force et la pureté de la disposition intérieure, c'est la richesse de l'Âme qui compte; nous agissons sur nos élèves presque uniquement par *ce que nous sommes*; c'est donc l'être intérieur qu'il faut avant tout constituer et fortifier sans cesse.

M. M.

UN COIN DES VOSGES

Ce n'est pas vers les vertes forêts de sapins, sur le bord des jolis lacs bleus des hautes Vosges, que je voudrais vous demander de me suivre aujourd'hui, c'est à travers un village populeux, dominé par de hautes cheminées d'usine, traversé par la Moselle et d'où l'on n'aperçoit pas même « la ligne bleue des Vosges » visible pourtant de si loin.

Ce village comptait, il y a 25 ans, 500 habitants, tous ouvriers des champs; il y en a 4,000 aujourd'hui et il est devenu un centre industriel important. Beaucoup des localités vosgiennes, situées sur la Meurthe et la Moselle, se sont ainsi transformées; les grandes industries cotonnières d'Alsace couvrent la vallée des Vosges et les patrons ainsi que les ouvriers sont tous des Alsaciens.

Un beau livre que l'on trouve dans toutes les Écoles normales, *A travers l'Alsace*, par Charles Grad, a pu vous renseigner sur les industries du coton. De fort beaux chapitres sont consacrés aux usines de Mulhouse et de Colmar. Ils racontent comment, dans ces milieux ouvriers, les patrons ont su créer et entretenir des œuvres de bienfaisance, d'éducation et d'enseignement. Ils disent aussi quels résultats ont été obtenus et on ne peut les lire sans désirer que ce qui se fait au delà des Vosges depuis plus de 40 ans s'introduise partout chez nous. Si vous l'avez souhaité, vous aimerez à apprendre qu'à T., on s'occupe des ouvriers, non seulement parce qu'ils sont des machines utiles, mais parce qu'ils sont des hommes et qu'ils doivent élever une famille, s'instruire, se distraire et vivre d'une vie aussi large que le permet la nécessité de gagner le pain quotidien.

La plus importante des deux usines de T., la seule dont je puisse vous parler, est une teinturerie et blanchisserie pour les tissus de coton. Elle occupe à peu près 2,000 ouvriers et ouvrières qui travaillent 11 heures par jour. Les bâtiments couvrent un emplacement considérable entre la Moselle et le canal. Le travail, qui n'est pas très

pénible, est rémunérateur. Des familles de bons ouvriers arrivent à l'aisance, puisque le salaire de certaines catégories d'ouvriers et d'ouvrières habiles peut s'élever de 150 à 160 francs par mois. Tous ne sont pas si favorisés, et les familles sont souvent nombreuses. (Les écoles de T. reçoivent 1,000 enfants de 2 à 12 ans), on est donc parfois 10 et 12 à vivre du gain de deux personnes. Les femmes vont à l'usine, et font leur ménage le soir, elles laissent la maison aux soins d'une vieille mère ou des aînés, jusqu'à ce que ceux-ci les remplacent au travail, et les maisons paraissent bien tenues et les enfants viennent régulièrement en classe. Mais quelle activité il faut à ces mères de famille! On lave au lavoir public éclairé par l'usine jusqu'à 10 heures du soir. Au printemps les hommes aussi travailleront après la journée faite, ils cultiveront le jardin et le champ de pommes de terre.

Mais si la population ouvrière de T. est en général laborieuse et rangée, c'est que tout a été fait par les patrons pour obtenir ce résultat. Non seulement ils ont cherché à assurer aux ouvriers des secours matériels et l'instruction, mais ils ont multiplié les distractions intelligentes et artistiques en organisant des sociétés de musique, de chant, de tir, etc. Et ils ne se sont pas contentés de créer, ils s'intéressent d'une manière constante au bien-être des ouvriers, ils exercent sur eux une surveillance active et sévère qui réprime les désordres. Les règlements ne tolèrent pas l'immoralité; on renvoie sans pitié tous ceux ou celles dont la réputation est compromise. Des employés occupant une situation élevée ont dû quitter l'usine pour des faits qui ailleurs ne provoquent aucune répression. Un jeune homme sait qu'il ne peut compromettre une jeune fille sans perdre sa situation à moins qu'il ne l'épouse. Des mesures sont également prises contre l'ivrognerie, on n'accorde aucune permission le lundi, un ouvrier ivre n'est pas reçu pour la journée et après plusieurs observations il est renvoyé; enfin M. le Directeur, en sa double qualité de maire et de directeur de l'usine, ne laisserait pas passer sans de sérieuses observations des troubles graves dans les familles. On peut donc dire que la moralité des ouvriers est soutenue par les règlements et par l'autorité morale de ceux qui dirigent. L'exemple qu'ils reçoivent ne leur permet pas de se plaindre. Cette autorité intervient avec la même énergie pour obliger les parents à envoyer les enfants en classe, la commission scolaire ne laisse passer aucune absence sans observation, et c'est un fait assez rare aujourd'hui pour être signalé.

Comme en Alsace, on s'est préoccupé de construire aux ouvriers des maisons bien aérées, bien aménagées et presque jolies. Tout un quartier de T. appartient à l'usine qui loue pour 10 et 12 francs une

petite maison avec un jardin. A 17 francs par mois on a 5 et 6 pièces. C'est un plaisir de se promener dans les rues de ces cités et de voir les fenêtres ouvertes sur des chambres très propres et souvent coquettes. On regrette seulement que le nombre de ces maisons soit insuffisant. Il est vrai que déjà, en dehors des cités, plus de 50 familles d'ouvriers sont propriétaires des maisons qu'elles habitent. La caisse de secours avance l'argent nécessaire pour bâtir et s'indemnise ensuite par des retenues bi-mensuelles sur le salaire, garanties par une hypothèque.

Il convient de dire ici quelques mots des sociétés de prévoyance. Tous les ouvriers font partie de la société de secours mutuels à laquelle ils laissent le vingtième de leur gain et qui leur assure la moitié de leur salaire en cas de maladie et se charge des frais. Une « société des familles » supporte les frais de maladie de tous les autres membres de la famille moyennant la retenue du centième du gain. Enfin, après trente ans de travail, la caisse des retraites donne une modeste pension aux ouvriers qui ont laissé 5 centimes par quinzaine. N'est-ce pas la sécurité qui est ainsi assurée à ces nombreuses et pauvres familles par une organisation qui fait supporter à tous les accidents de chacun.

Ce serait assez pour empêcher la misère s'il n'y avait malgré tout des imprévoyants, si les femmes étaient toutes capables de gouverner leur ménage et de tirer parti de leur modeste budget. C'est à elles qu'il aurait fallu apprendre un peu d'économie domestique et d'hygiène, mais elles ignorent les premiers éléments des sciences, on ne les leur a pas enseignés et il ne faut pas espérer qu'elles reviendraient volontiers écouter d'autres maîtresses. Celles qui sont actuellement en classe ne seront pas si dépourvues.

Je ne dirai pas tout ce que l'on fait pour ceux que la misère atteint, la charité est vraiment inépuisable ici, et elle se fait si simplement ! Les femmes des principaux employés de l'usine se réunissent toutes les semaines pour travailler pour les pauvres ; elles donnent une layette et 20 francs à toutes les familles d'ouvriers où il naît un enfant et les familles de dix enfants sont très nombreuses.

Il a suffi à la directrice de l'école de s'adresser à ces mêmes dames pour avoir de quoi distribuer à Noël plusieurs vêtements à tous les enfants pauvres (et il y en a plus de 200) et à toutes les élèves (environ 300) de jolis jouets. L'arbre de Noël, offert par M. le Maire avec tous ses bonbons, gâteaux, oranges, sans compter la part prise par lui à l'achat du reste, a été joyeusement fêté. M. le Maire avait, comme tous les ans, quitté ses nombreuses occupations pour assister avec sa famille à cette fête des enfants, pour jouir de leur joie qui était grande et écouter les Noëls de nos fillettes.

Combattre la misère et l'imprévoyance par des règlements sévères, par des sociétés d'épargne, par des générosités, est déjà très beau. Ce serait mieux si l'on pouvait amener l'ouvrier à trouver en lui-même la force de se diriger. On poursuit ce but par les sacrifices que l'on fait pour l'instruire et donner un bon emploi à ses loisirs.

Il y a à l'usine des sociétés de musique, de chant, de tir, de gymnastique, toutes supérieurement dirigées et qui obtiennent de vrais succès dans les concours. Ces sociétés font l'objet de la constante sollicitude des patrons, elles sont entretenues par les souscriptions de membres fondateurs et de membres honoraires. Les membres actifs versent aussi une faible cotisation (n'est-ce pas un bon moyen de les y intéresser davantage). Grâce à ces sociétés, des concerts sont possibles; il y a un kiosque, sur la place, où la musique joue en été, et le jour de Noël nous avons pu entendre de fort belle musique dans la salle des fêtes de l'usine, autour du grand arbre de Noël offert aux ouvriers. Ce n'est pas tout, une bibliothèque populaire gratuite, bien installée pour les lecteurs, est mise tous les jours à la disposition du public. Les ouvriers y trouvent le *Temps*, le *Tour du Monde*, la *Nature*, la *Revue des Deux-Mondes*, des journaux illustrés et les principaux journaux de la région. Nous trouvons dans cette bibliothèque des livres intéressant nos enseignements et nous y puisons. On inscrit plus de 23,000 prêts d'ouvrages par an. Ces ouvrages : romans, livres de littérature, de morale, de voyages sont parfaitement choisis et des meilleurs auteurs.

D'après ce qui précède on peut deviner que l'enseignement n'est pas négligé ici. Or, notre enseignement laïque des filles a assez d'ennemis pour que nous soyons heureuses de rencontrer des personnes qui le comprennent et lui rendent justice. On s'étonne un peu de voir ici une école supérieure de garçons et une de filles. La nôtre a, il est vrai, une assez curieuse origine. Le local où sont logées les pensionnaires appartient aux patrons de l'usine qui l'ont bâti par actions. M. le Maire a payé le personnel enseignant pendant un an; il a depuis, jusque l'an dernier, donné le traitement d'un professeur. C'est lui qui donne à l'école les professeurs externes de chant, de coupe et de dessin, qui paye les indemnités des professeurs et tout ce qui est nécessaire à l'enseignement, la commune n'ayant accepté la création de cette école qu'à la condition de ne rien dépenser pour elle. Il est vrai que notre enseignement ne rend guère de services aux habitants, les sœurs qui viennent de quitter l'école élémentaire ont gardé leurs élèves et l'école supérieure a eu jusqu'alors fort peu d'élèves externes. Actuellement il y en a 5, dont deux d'Épinal.

Les écoles publiques élémentaires sont plus utiles à la population

de T., malgré une concurrence active de la part de l'école congréganiste de filles. La fréquentation régulière étant assurée et les parents s'intéressant aux progrès de leurs enfants, ces petites filles sont de bonnes élèves. Maintenant qu'elles ont des maîtresses capables d'enseigner, le niveau intellectuel va certainement s'élever pour les femmes. Il y a à faire, si on en juge encore par les légendes et les superstitions encore acceptées ici.

J'avais eu, l'an dernier, dans une conversation avec un officier en manœuvres, l'impression que d'autres que nous, après que nos élèves nous ont quittés, continuent l'œuvre que nous avons commencée ; qu'on s'occupe parfois d'éducation en dehors de l'école. Je constatais avec un vrai plaisir qu'au régiment les soldats pouvaient trouver des éducateurs, sachant leur parler, les diriger dans le bien, « trouvant ce qu'il fallait dire à chacun » pour leur inspirer de bons et nobles sentiments. J'ai retrouvé cette impression en arrivant ici, n'est-ce pas un bonheur que nous éprouvons rarement de constater qu'en dehors de l'école nous avons de dévoués et puissants collaborateurs ?

M. G.

L'ÉDUCATION PHYSIQUE¹

Le programme du cours d'éducation physique professé par M. Georges Demeny comprend des applications pédagogiques dont l'énoncé suit et qui peuvent intéresser le personnel des écoles normales et des écoles primaires supérieures.

M^{lle} Delourme, élève de M. Demeny, voudra bien traiter au fur et à mesure la plupart des questions que comporte cette partie du programme.

A. — *Moyens employés en éducation physique.*

Gymnastique de développement; gymnastique d'application.

Forme que doit revêtir l'enseignement de la gymnastique scolaire.

Exercices spontanés ou libres. — Jeux. — Récréations.

Exercices réglés et dirigés.

Conditions introduites dans l'enseignement par le temps et l'espace restreints, le grand nombre des élèves et le petit nombre d'instructeurs.

Gymnastique scolaire et gymnastique militaire.

B. — *De la leçon de gymnastique.*

Qualités que doit remplir la leçon de gymnastique scolaire.

La leçon doit être *complète, utile, graduée, intéressante, conduite avec ordre et énergie.*

Plan d'une leçon de gymnastique scolaire.

Moyens de donner de l'unité et de la variété aux éléments qui la composent.

Équivalence des exercices.

1. Voir le *Bulletin* n° 8.

Parallèle des mouvements de plancher et des mouvements aux appareils.

Choix des exercices et importance qu'on doit donner à chacun d'eux.

Points spéciaux importants vers lesquels il est utile de diriger l'enseignement.

Du classement des élèves.

Du rôle des moniteurs.

Défauts constants que l'on a à corriger chez les élèves.

Gradation des exercices suivant l'âge, le sexe et la force des élèves.

Manière de composer une leçon avec ce que l'on a sous la main.

Différences à apporter à la leçon suivant la température ambiante.

C. — *Matériel de gymnastique.*

Des locaux et des préaux d'école au point de vue de l'exercice.

Du costume des élèves.

Des appareils de gymnastique.

En général, les appareils de gymnastique doivent avoir un but utile et déterminé. Ils doivent être adaptés à l'organisation de l'homme et considérés, soit comme des moyens de développement, soit comme des moyens d'acquiescer une adresse et de se familiariser avec des pratiques qui peuvent trouver leur application dans la vie.

La classification des appareils ne peut être faite que si l'on étudie les propriétés et la nature des mouvements qu'ils permettent d'exécuter, ainsi que les efforts musculaires qu'ils suscitent.

Données sur la construction des appareils de gymnastique.

De l'utilité et de l'abus des appareils de gymnastique.

D. — *Qualités de l'éducateur.*

Des garanties de son savoir et de sa valeur pédagogique.

Du recrutement du personnel et du moyen de populariser les connaissances sur l'éducation physique dans les centres d'enseignement.

Des examens et des concours.

E. — *De la méthode en éducation physique.*

Rapport de la méthode avec le but final ; méthodes des spécialistes.

Parallèle des différents systèmes d'éducation physique usités.

Aperçu historique de la question.

L'éducation physique comprend : 1^o la gymnastique de développement ; 2^o la gymnastique d'application.

La gymnastique de développement est celle que l'on doit faire dans les écoles, c'est par elle que les enfants pourront atteindre les deux buts principaux de l'éducation physique : 1^o la santé ou l'harmonie des fonctions ; 2^o la beauté ou l'harmonie des formes.

Elle se compose d'exercices spontanés ou libres, de mouvements réglés (avec ou sans instruments) et de *certaines* exercices aux appareils ; c'est la meilleure jusqu'à l'âge adulte, elle n'offre que des avantages quand elle est bien dirigée.

La gymnastique d'application est le complément de la gymnastique de développement ; par elle les élèves apprennent à utiliser les forces acquises dans la jeunesse ; elle influe même très heureusement sur les qualités morales en exerçant le courage, la promptitude, le sang-froid. Cette gymnastique d'application, qu'on pourrait appeler l'art d'économiser les forces, permet de compléter le but de l'éducation physique par l'acquisition des qualités, d'agilité, de souplesse et d'adresse.

Jusqu'à huit ans, les jeux et quelques exercices d'ordre avec chants suffiront pour perfectionner et développer les facultés physiques des enfants ; même plus tard, les exercices spontanés qui ont aussi leur valeur doivent avoir une place marquée dans l'éducation. Il serait même préférable de ne faire que des mouvements libres plutôt que de suivre dans l'enseignement de la gymnastique une méthode fautive ou défectueuse.

Les jeux et les récréations aident et préparent l'élève à la gymnastique d'application ; la souplesse et l'adresse commencent à s'acquérir dans les jeux libres. Par exemple on peut préparer les élèves à la course par des jeux où ils courent par petites périodes successives sans toutefois arriver à l'essoufflement qu'il faut éviter à tout prix : il ne faut pas perdre de vue que les exercices violents qui dilatent les poumons, dilatent aussi le cœur, ce qui est très dangereux surtout dans la jeunesse ; c'est pourquoi tous les exercices violents doivent être préparés par des exercices produisant mécaniquement le même résultat et dirigés avec prudence et méthode.

Suivant la loi d'alternance d'activité et de repos des organes, tout travail doit être suivi de *repos*, c'est une nécessité à laquelle tous les êtres sont soumis, ce repos d'ailleurs n'a rien de commun avec la paresse.

La fatigue prolongée est particulièrement dangereuse pendant l'enfance ; il faut à cette époque de la vie que les organes croissent, se perfectionnent, se forment même ; toute fatigue trop grande com-

promet alors la santé de ces organes ; si on exagère la fatigue, on abrège la vie. Donc deux écueils dangereux sont à éviter, les efforts violents et la fatigue exagérée.

Il faut tenir compte non seulement des différents âges des élèves, mais encore du milieu dans lequel ils vivent : le villageois et le citadin ne doivent pas être soumis à des exercices absolument identiques ni gradués d'une façon uniforme. L'enfant est prédisposé aux exercices de vitesse ; ce sont bien ces exercices qui lui sont propres, en effet : si nous agissons sans tenir compte de cette tendance en lui faisant faire des efforts violents, nous amenons la précocité, c'est-à-dire que nous nuisons à la croissance ; en contrariant la nature, nous manquons à notre devoir qui est de la suivre et de la diriger.

Nous savons que le travail d'ossification n'est complètement terminé que de 20 à 25 ans : les os longs se développent grâce aux points d'ossification au nombre de trois pour un même os : un pour le corps ou milieu et un pour chaque extrémité ou épiphyse. La soudure de ces épiphyses arrête la croissance, l'os ne peut plus croître qu'en épaisseur. Un travail prématuré hâte l'ossification et achemine rapidement vers une *vieillesse* anticipée, nous aurons ainsi des enfants petits ou maladifs.

Il y aurait peut-être une exception à faire pour les enfants qui grandissent exagérément, cela serait très délicat et demanderait à être surveillé comme une expérience scientifique, ce qui est d'ailleurs difficile dans les écoles.

En résumé, gymnastique de développement des organes physiques, utilisation des forces acquises ne peuvent être assurées d'un plein effet que grâce à l'emploi de moyens en harmonie avec les lois naturelles du développement physique et coordonnés suivant une méthode raisonnée.

A TRAVERS NOS ÉCOLES

(IMPRESSIONS D'UNE AMÉRICAINE)

Nous croyons que beaucoup d'associées liront avec intérêt les notes d'une jeune fille américaine qui a passé quelques années dans nos Écoles normales, comme répétitrice d'anglais. L'article qui suit a été traduit par une élève de Fontenay.

Dans tous les pays de langue anglaise, tout le monde s'imagine que pour apprendre le français il n'y a rien de mieux à faire que d'aller à Paris. A moins qu'on ne soit suffisamment riche pour profiter d'avantages exceptionnels, j'incline à croire que cette opinion est fausse.

Paris peut être le meilleur endroit pour étudier les arts et la musique, pour prendre une large culture générale, pour se distraire, mais je ne crois pas qu'il offre de grands avantages aux personnes qui veulent apprendre la langue, quand ces personnes ne peuvent ni la comprendre facilement, ni la parler correctement, et qu'elles désirent précisément atteindre ces diverses fins.

Mon expérience d'un séjour de quelques semaines à Paris, lors de mon arrivée en France, m'a fait trouver de grands inconvénients pour les études sérieuses à cette vie de la capitale. Bien que je fusse dans une pension française qui m'offrait bien des facilités pour entendre le français et pour le parler, j'entendais le plus souvent de l'anglais, les pensionnaires et toutes mes connaissances étant anglaises ou de pays de langue anglaise.

J'entendais aussi beaucoup de mauvais français, de ceux qui s'escrimaient comme moi à parler une langue étrangère.

Il y a tant d'Anglais et d'Américains à Paris, qu'il nous est très difficile à nous autres étrangers de trouver un milieu exclusivement français, ce qui est une condition très importante, pour faire des progrès rapides dans la langue. De plus, à cause de la variété même de ses attraits, la vie de Paris est une continuelle distraction. Il faut

ajouter qu'un long séjour à Paris est fort coûteux, ce qui est à considérer lorsqu'on n'a que de modiques ressources.

J'ai passé dans cette admirable ville quelques semaines délicieuses où j'ai visité les monuments, mais où j'ai travaillé à bâtons rompus. Une jeune personne de ma connaissance me dit un jour : « Pourquoi n'essayez-vous pas d'obtenir un poste de « répétitrice d'anglais » dans une « Ecole normale » ? » La question éveilla ma curiosité, car je n'avais jamais entendu parler de ces postes, ni même des Écoles normales. Après avoir pris quelques renseignements, je m'assurais qu'une telle position était juste ce qu'il me fallait : un milieu entièrement français, où, avec peu de frais, je pouvais rester assez longtemps pour acquérir une connaissance approfondie de la langue.

Comme je suis professeur, j'étais heureuse de voir une école étrangère dans son intimité, d'étudier son caractère, sa vie et ses méthodes d'enseignement. Je demandai un poste et, grâce à la bonté de miss Williams, je me trouvai dans un nouveau milieu bien différent du premier.

J'ai vécu maintenant près de deux ans et demi dans trois écoles normales différentes; il y a entre elles une ressemblance générale, les conditions matérielles, les études, les règlements sont à peu près les mêmes. Sans doute, chacune offre de petits avantages ou désavantages que n'ont pas les autres, ainsi dans l'école où les conditions matérielles étaient moins avantageuses j'ai trouvé plus de cordialité. Mais, n'importe quelle école peut être prise comme type de toutes les autres.

L'école où je suis à présent est située sur une hauteur un peu hors ville, on y jouit d'une jolie vue et d'un bon air. Un bois tout près et la pleine campagne tout autour invitent à la promenade quand le temps est beau. J'ai une chambre agréable, confortablement meublée, je suis largement éclairée et j'ai assez de bois pour faire du feu pendant tout l'hiver. Je mange avec les professeurs, la table est bonne, la nourriture abondante, assez variée et bien préparée.

Dans quelques écoles, les professeurs passent avec les élèves le temps de la récréation. Ici elles restent généralement dans la salle à manger de M^{me} la Directrice où elles causent, font de la couture ou lisent; quelquefois M^{me} la Directrice lit tout haut; ces heures-là sont très profitables pour les répétitrices d'anglais.

La répétitrice peut rarement compter sur d'autres distractions; à part une ou deux fêtes par an données par l'école, il n'y a pas de soirées, et quant aux relations en ville elles sont l'exception. Cepen-

dant, j'aime à me rappeler l'aimable réception que me fit un inspecteur d'Académie fort versé dans la langue et la littérature anglaises. Sa femme et lui égayèrent mon séjour dans cette ville, ils m'invitaient de temps à autre à venir chez eux; je m'y trouvais dans un intérieur charmant, tout français, et j'y jouissais d'une conversation élevée et d'une hospitalité cordiale.

En général, cependant, la répétitrice ne fréquente guère que les professeurs de l'école qui sont pour la plupart des femmes très cultivées, sérieuses et pleines d'ardeur, aux goûts simples et modestes. Certaines promenades et certaines conversations que j'eus avec quelques-unes comptent parmi mes meilleurs souvenirs.

Les obligations de l'emploi ne sont pas très dures. Le professeur d'anglais attitré est une Française qui vient deux fois par semaine et qui donne deux heures à chacune des trois classes. Mon travail consiste à compléter son enseignement et à faire parler les élèves.

Je parle anglais aux élèves, je leur pose des questions, je les aide à répondre, je les encourage à parler anglais autant qu'elles le peuvent. Quelquefois nous bavardons à propos des objets que nous voyons, d'autres fois elles racontent des contes de fée, quelque jolie histoire qu'elles ont lue. Je n'ai jamais eu la plus petite difficulté pour la discipline; au contraire, je trouve que les jeunes Françaises sont dociles, polies, désireuses de connaître les coutumes des autres pays, pleines d'égards pour les étrangers.

En échange de son enseignement, la répétitrice a le droit de suivre à l'école autant de cours qu'il lui convient. Naturellement, les leçons de grammaire française, de littérature, d'histoire, lui sont les plus profitables, et surtout celles de lecture expliquée, sur lesquelles j'attire votre attention. Si on fait sagement son emploi du temps, et surtout si on peut rester deux ans à l'école, on a l'avantage de suivre un cours assez complet depuis les origines jusqu'à nos jours. Les auteurs classiques du xvii^e siècle sont particulièrement bien étudiés. Et ce n'est pas un petit avantage pour les études que d'avoir à sa portée la bibliothèque de l'école avec le droit d'y puiser librement.

Un autre avantage, et peut-être même plus grand que celui d'entendre des cours en français, c'est de se trouver dans un milieu entièrement français. Point d'amie anglaise pour venir en aide à l'ignorance et encourager l'indolence à s'exprimer dans un idiome étranger. Non seulement on entend continuellement le français, mais on est obligé de le parler à chaque instant, et le langage dont on se sert pour les moindres détails de la vie devient vite très vivant. Le français que l'on entend est excellent. Les professeurs s'expriment toujours correc-

tement et souvent avec éloquence. Et, quand on entend plusieurs personnes, on peut certainement acquérir un vocabulaire très riche et se familiariser avec les divers usages de la langue bien mieux que si l'on entendait un seul professeur, si instruit qu'il soit.

Le plus grand inconvénient est le manque de direction dans les études; aussi il est bon de connaître quelques éléments de français avant de venir en France et de pouvoir le comprendre quelque peu afin de profiter immédiatement des leçons et des conversations que l'on entend. Tout le monde met généralement beaucoup de complaisance à corriger vos fautes et à répondre à vos questions. Quelquefois on peut échanger des leçons avec un autre professeur et même il se trouve des professeurs qui veulent bien corriger vos devoirs et vous diriger dans votre travail.

Enfin j'ai grandement apprécié les avantages que nous offrent ces écoles. L'expérience m'a prouvé que la vie y est quatre fois moins chère qu'à Paris pour un égal bien-être, sans compter les dépenses éventuelles qui sont infiniment moins fréquentes. Et la connaissance de la langue s'y acquiert plus facilement.

Comme professeur, je suis heureuse de connaître à fond le système d'éducation français, ce que je n'aurais pu faire dans une visite rapide. En outre, j'emporterai plus d'une amitié agréable et le sentiment profond de la sympathie humaine triomphant de toutes les différences de pays et de langage.

AVIS

Nous prions instamment les Associées qui désirent soumettre des propositions ou des vœux à la prochaine réunion générale de vouloir bien nous faire connaître leur intention avant la fin de mai. Leur lettre sera publiée dans le *Bulletin* de juin. Les Associées pourront donc réfléchir à l'avance aux questions qui leur seront soumises; la discussion générale, ainsi préparée, présentera un intérêt plus vif, elle risquera moins de dévier.

La souscription ouverte en vue de créer une œuvre de charité qui rappelle le souvenir de M^{lle} Pernessin a produit la somme de 620 francs.

Les élèves actuellement à Fontenay proposent de verser cette somme à la *Société philanthropique* qui a fondé et qui entretient, outre les asiles de nuit de la rue Saint-Jacques, de Clignancourt et de la Villette :

1° De nombreux fourneaux où sont distribués des portions alimentaires pendant toute l'année et du chauffage pendant la saison rigoureuse ;

2° Des dispensaires pour adultes et pour enfants où se donnent gratuitement des consultations et des médicaments ;

3° Un hôpital ouvert aux malades dont l'état exige une opération chirurgicale ;

4° Un asile maternel où sont reçues les femmes que l'hôpital de la Maternité ne peut garder jusqu'à leur complet rétablissement ;

5° Un hospice pour les femmes âgées, etc.

Un versement de 500 francs fait au nom de M^{lle} Pernessin lui assurerait le titre de membre bienfaiteur de la société. L'excédent serait affecté spécialement à l'asile de nuit de la rue Saint-Jacques.

Si quelque associée veut proposer un autre emploi des fonds recueillis, nous la prions d'écrire à M^{lle} Robert avant le 7 avril. Nous attendrons cette date pour prendre une décision.

